

Ying Chen, Carmen Strano, Sylvie Nicolas

Julie Sergent

Numéro 123, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2006). Compte rendu de [Ying Chen, Carmen Strano, Sylvie Nicolas]. *Lettres québécoises*, (123), 27–28.

☆☆☆☆

Ying Chen, *Le mangeur*, Montréal, Boréal, 2006, 144 p., 18,95 \$.

Père et fille dans un aquarium : le jour où la vitre se fracassa...

Un magnifique conte de l'affranchissement signé Ying Chen.

Imaginons la chose. Si Ying Chen était psychologue, son dernier livre s'intitulerait : « Jeune femme ayant atteint la maturité suffisante pour s'affranchir du lien de dépendance affective et physique qui la lie à son père : une histoire de cas ». Il y serait question d'une jeune et jolie femme abandonnée dès son plus jeune âge par sa mère, et ayant vécu toute sa vie, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, en quasi-recluse avec son père, les deux se contentant apparemment très bien de la seule présence de l'autre, chacun étant le miroir de son vis-à-vis. Nulle attirance charmelle entre les deux, sinon la promiscuité qui fait se tenir deux fleurs côte à côte.

Jusqu'à ce que la nature, dans sa grandeur mystérieuse, vienne ébranler le nid, à dessein de forcer l'enfant à voler de ses propres ailes. Alors la jeune femme se maria. Et après les noces, elle retomba pour un temps dans ses vieilles habitudes, et elle eut envie de rester terrée à la maison avec son mari. Mais la pulsion de vie — mettons — fut la plus forte, et la jeune femme put enfin contempler « l'inutilité de l'abri, [...] la possibilité de traîner à l'extérieur d'un ventre, à l'écart du centre, sous un vaste ciel, avec un calme égal ». Fin de l'histoire.

Heureusement pour nous, comme en fait foi ce dernier extrait, Ying Chen n'est pas psychologue mais écrivain. À l'explication elle préfère l'allusion ; à la plate linéarité elle préfère les sautilllements d'avant en arrière ; au ton monocorde elle préfère de loin la musicalité. Et l'étrange ne lui fait pas peur. De sorte qu'elle nous sert plutôt avec *Le mangeur* un conte de *La Belle et la Bête* version poético-burlesque dont on sort avec la conviction — qui mérite bien d'être renouvelée de temps à autre — qu'un écrivain n'est pas qu'un simple rapporteur de faits qui saurait bien écrire, mais bien un fabricant de haute voltige.

Je ne dirai que ça. La jeune et jolie fille dont il est question dans *Le mangeur* a de fait dix-neuf ans, et elle ressemble en partie — comme son père — à un poisson, legs de l'aventure extramaritale de l'arrière-grand-mère avec « un très grand poisson ». Ça donne une idée de la voltige, n'est-ce pas ?



YING CHEN



☆☆☆☆

Carmen Strano, *Le cavalier bleu*, Montréal, Triptyque, 2006, 252 p., 20 \$.

L'art ou la vie

Un voyage dans le temps qui veut élever la foi au delà de l'horreur nazie.



CARMEN STRANO

Célèbre toile du russe Wassily Kandinsky, *Le cavalier bleu* a donné son nom au groupe d'artistes d'inspiration expressionniste fondé en 1911 par Kandinsky avec le peintre allemand Franz Marc, de même qu'au premier recueil d'articles et de chroniques d'art signé par le groupe. C'est aussi le titre qu'a choisi de donner Carmen Strano à son deuxième roman (après *Les jours de lumière*, en 2001), moins pour souligner l'importance de ce groupe à qui l'on doit la percée de l'art moderne en Allemagne — et dont les activités auront été interrompues par la montée du nazisme — que pour bellement chapeauter cette histoire où l'art tente de toutes ses forces de rimer avec liberté.

Chargé d'une atmosphère où se consomment le délire du pouvoir et la terreur de le perdre, *Le cavalier bleu* s'ouvre en 1938, dans le compartiment d'un train allemand (ce qui n'est certainement pas innocent) où sont réunis quatre personnages : un couple formé d'un frère et d'une sœur, Paul et Annelise Stern, le premier étant scénariste, la seconde, actrice ; et un autre couple composé lui aussi d'une actrice, Viola, et de son mari, réalisateur de films, Günther. Le groupe a été invité au château d'un important producteur et militant de la première heure du Parti nationaliste, Karl Weiss, qui en a profité pour inviter, entre autres convives, le ministre de l'Information et de la Propagande, Joseph Goebbels, et un marchand d'art qui a la doctrine du parti à cœur, Julius Hepp. Dès l'arrivée au château s'installe un huis clos où seront exposés les rêves de chacun. Pour Goebbels : marcher dans les pas de Hitler. Pour Annelise : séduire la classe dirigeante. Pour Günther : se voir confier des films majeurs. Pour Julius : continuer de mépriser les petits de ce monde. Pour

Paul, qui s'avérera être le personnage central du roman : être libre — ce qui, dans les circonstances, ne semble pas rimer à grand-chose. Et pourtant, comme le professe Sophie Weiss, mère moribonde du châtelain, « [m]ême les nazis, qui ne sont pourtant pas particulièrement raffinés,



savent que la volonté de croire est un brise-glace : il sert à nous ouvrir une route, où que nous allions ».

Ainsi, Paul, dont le malheur veut qu'il se fasse commander un article par Goebbels, ne résistera pas à l'appel de la liberté. Volant à sa sœur l'aquarelle de Franz Marc (*Cheval en train de rêver*) qui lui a été offerte par l'horrible Julius, Paul s'enfuit en espérant rejoindre la Suisse. C'est sans compter la haine que lui voue Julius, qui décide de le pourchasser et de lui faire payer cher son désir de liberté (Julius étant amoureux de la sœur de Paul, Annelise, qui est à cet instant en train de tomber dans les bras de Goebbels, il a de la vigueur meurtrière à libérer, c'est le moins qu'on puisse dire). Ainsi se termine la première partie du *Cavalier bleu*, le huis clos cédant dès lors la place à une narration éclatée où le fantôme de Paul se voit transporté dans le temps. D'abord par saccades : Berlin en feu, la mort de Hitler et d'Eva Braun, celle

des Goebbels et de leurs enfants. Puis, plus loin dans le temps : les retrouvailles avec Annelise, à la fin d'une carrière qui ne lui aura rien apporté des rêves de gloire escomptée (dans la réalité, Goebbels aura eu pour maîtresse une actrice nommée Lida Baarova, qui souffrira terriblement de sa liaison avec le dirigeant nazi). Puis, encore un retour en arrière, au château de Weiss, où l'on viendra d'apprendre la mort de Paul (« Un accident terrible. Paul est tombé dans un ravin. »).

L'écriture de Carmen Strano, bibliothécaire de référence dans une bibliothèque de quartier et à l'évidence érudite des choses de l'art, privilégie les phrases courtes, incisives, et puissamment descriptives. On pourra trouver que son roman s'égaré quelque peu, dans le dernier tiers, alors que la beauté tente de repousser l'horreur et que la mort se veut réconciliation entre les êtres. Ou bien peut-être se laissera-t-on happer par la volonté d'y croire...



Sylvie Nicolas, *Disparues sous le signe de l'infini*, Montréal, Québec Amérique, 2006, 224 p., 19,95 \$.

Quand la disparition des unes anime l'existence des autres

Un (triste) roman sur la vieillesse.

Il s'est passé quarante ans depuis la disparition des deux femmes, dont l'une était vraisemblablement la nièce de l'autre, qui habitaient l'appartement 8 de l'immeuble où nous entraîne Sylvie Nicolas dans son deuxième roman publié chez Québec Amérique (après *Le sourire de Little Beaver*, en 2003), *Disparues sous le signe de l'infini*. Voilà qu'après tout ce temps le mystère entourant la disparition des deux femmes est subitement prétexte, on ne sait pourquoi, à la visite dans leur immeuble d'un personnage (dont on connaîtra l'identité à la toute fin) qui va d'un appartement à l'autre pour recueillir les témoignages des locataires qui les ont connus. Cet homme sait que ce soir-là, comme tous les 8 du mois, les locataires se rencontreront, selon un rituel bien établi, pour tenter de reconstituer l'histoire de la tante et de sa nièce. Qui est ce visiteur ? On jonglera bien pendant quelques dizaines de pages avec l'idée qu'il pourrait être un parent des deux femmes. Mieux : un inspecteur de police à qui l'enquête vient d'être confiée sur le tard. Mieux encore : le meurtrier de l'une, voire des deux. C'est que Sylvie Nicolas réussit au début du roman à installer une atmosphère plaisamment étrange et à y faire évoluer le personnage singulier qu'était la tante : une chanteuse de club prénommée Léa, qui se faisait plutôt appeler Carmen Domingo dans l'espoir de passer pour une chanteuse espagnole, et qui serait devenue, après avoir été victime de viol, une professeure de flamenco et de castagnettes nommée cette fois Carmen Ramirez, pour enfin finir sa vie en madame Carmen, diseuse de bonne aventure qui préférerait aux lignes de la main les bosses du corps !



Mais le roman de Sylvie Nicolas n'aura pas le suspens espéré.

Peu importe aux uns et aux autres locataires, en fin de compte, de retracer les événements qui ont mené à la disparition des femmes. Leur importe plutôt l'impression qu'en ressasant des événements passés, c'est un peu de leur vie à eux qui leur est rendue. Comme si en se faisant les passeurs de l'histoire d'autrui, ils rajoutaient à la leur au moins quelques heures supplémentaires.

Cela aurait eu une portée, sans doute, si le livre avait dévoilé quelque chose des uns et des autres plutôt que de s'éterniser en réflexions sur le

passage d'une vie, qui en deviennent creuses à force d'être répétées :

Peut-être est-il possible de l'envisager ainsi : un jour ou l'autre, tous nous sommes amenés à tenter de nous mettre à l'abri de notre propre vie.

Comment être assuré, une fois le temps passé, que tout ce qui s'est niché dans la grande memoria restera tel qu'il a été ?



SYLVIE NICOLAS

J'ai noté que nous sommes tous en danger. Tous. Grands et petits. Tous. En danger d'être oubliés. Au fond de notre propre vie. Comme au fond d'une armoire.

Etc.

Roman verbeux, qui a certes des qualités d'écriture, *Disparues sous le signe de l'infini* a la lourdeur d'un après-midi passé auprès de vieilles personnes attendant la mort, sans les émotions que cela pourrait appeler. On le referme las, sans même avoir eu la satisfaction d'en savoir plus sur le

sort des deux locataires du 8, voire désespéré de comprendre qu'elles n'ont sans doute jamais existé.